

Études critiques : l'introduction de la réforme en Angleterre sous Edouard VI

Autor(en): **Meyhoffer, Jean**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **29 (1941)**

Heft 118-119

PDF erstellt am: **28.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380395>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'INTRODUCTION DE LA REFORME EN ANGLETERRE SOUS EDOUARD VI 1

Il y a incontestablement quelque chose de changé dans l'historiographie catholique. La façon dont plusieurs écrivains romains parlent du protestantisme, l'objectivité, je dirais même le respect, qu'ils apportent à l'exposé de doctrines qu'ils ne peuvent approuver ou de faits qui doivent leur être désagréables, ne rappellent en rien les allégations d'un Audin ou même d'un Denifle. Qu'on pense au P. Piette, par exemple, et à sa remarquable étude sur Wesley. L'édition anglaise (parue en 1937) a été préfacée par un évêque catholique américain en même temps que par un pasteur anglais, ce qui en dit long sur l'impartialité de l'auteur, un franciscain. « Je n'ai lu aucun ouvrage sur Wesley », écrit le Rev. H.-B. Workman, « qui me paraisse combiner à un si éminent degré la perspicacité, l'érudition, ainsi que certain sens critique que prisera particulièrement le lecteur membre de l'Eglise méthodiste. » Qu'on pense encore au P. Polman et à son ouvrage sur la controverse protestante au XVI^e siècle, ou au P. Congar et à son exposé sur l'œcuménisme (2). Le modernisme a beau avoir été condamné en 1903, il n'en a pas moins laissé des traces profondes dans les esprits, et les douloureuses protestations élevées contre l'histoire « orthodoxe » dans le livre courageux *Ce qu'on a fait de l'Eglise*, — ce cri de douleur et de honte que le clergé français faisait entendre en 1908, — ces protestations, dis-je, ne seraient aujourd'hui, dans bien des cas, plus de mise.

C'est à cette même tendance ouverte, probe, compréhensive, qu'appartient l'ouvrage que je voudrais signaler aux lecteurs de la *Revue*. Il fait partie

(1) G. CONSTANT. *La Réforme en Angleterre. L'introduction de la Réforme. Edouard VI (1547-1553)*. Paris, Ed. Alsatia, 1939, 588 p. — (2) Maximin PIETTE. *La réaction de John Wesley dans l'évolution du protestantisme*. 2^e éd. Bruxelles, 1927, 686 p. — Pontien POLMAN. *L'élément historique dans la controverse religieuse du XVI^e siècle*. Gembloux, 1932, 580 p. — M.-J. CONGAR, O. P. *Chrétiens désunis. Principes d'un « Œcuménisme » catholique*. Paris, 1937, 404 p.

d'une étude d'ensemble sur l'histoire de la Réforme en Angleterre, qui doit comprendre quatre volumes consacrés chacun à l'un des règnes d'Henri VIII, Edouard VI, Marie Tudor et Elisabeth, étude qu'a entreprise l'abbé G. Constant. Celui-ci, ancien membre de l'Ecole française de Rome, fellow de l'Université de Liverpool, est aujourd'hui professeur à la Faculté catholique de Paris. Il s'est fait connaître par des travaux estimés sur le Concile de Trente, la contre-réforme en Allemagne, l'Eglise de France sous le Consulat et l'Empire. Son volume sur Henri VIII, sous le titre *Le schisme anglican*, a paru il y a dix ans déjà.

* * *

L'histoire de la Réforme en Angleterre a tenté bien des écrivains. Le rôle d'Henri VIII dans la séparation d'avec Rome de l'Eglise anglaise, celui d'Elisabeth dans la constitution de l'anglicanisme, ont été étudiés de très près : on a moins approfondi, semble-t-il, l'évolution religieuse qui s'est réalisée sous le gouvernement du jeune roi Edouard VI. Ce fut cependant le moment décisif de l'établissement du protestantisme en Angleterre. Schisme sous Henri VIII, qui s'était fait fort d'empêcher la Réforme, le mouvement sous Edouard VI aboutit à l'établissement d'une nouvelle Eglise. Elisabeth, après la réaction catholique de Marie, ne fera que restaurer et rendre permanente l'œuvre accomplie.

Deux hommes, deux politiciens, car ils sont hommes d'Etat et non hommes d'Eglise, sont particulièrement à l'œuvre dans la transformation de l'Eglise d'Angleterre, le protecteur Somerset, puis Dudley, comte de Warwick. L'intervention de l'Etat dans les affaires religieuses est générale au XVI^e siècle : il a fallu le secours extérieur du bras séculier partout, ou presque, pour qu'une œuvre de réforme ait pu s'établir. A vouloir se constituer sans lui, — ce qui fut le cas pour l'anabaptisme, par exemple, — on sortait de la légalité ; on s'exposait donc à encourir les suspicions de l'autorité, ses sanglantes répressions et jusqu'à l'extirpation.

Outre les deux ministres, dont notre auteur définit avec précision l'action successive, le principal réalisateur des innovations religieuses fut le primat d'Angleterre, l'archevêque Thomas Cranmer. Ces trois personnages occupent le devant de la scène : c'est avec une admirable pénétration (basée sur une impeccable connaissance des sources) que sont dépeints leurs intentions, leur caractère, leur rôle.

Edw. Seymour, duc de Somerset, était le propre oncle du petit roi Edouard VI, le frère de sa mère. Cela explique comment, à la mort d'Henri, il put s'emparer du pouvoir. Plus homme d'idées qu'homme de commandement, il se montra, au gouvernement, singulièrement modéré. Il constitua à l'époque des Tudors une telle exception qu'on ne le comprit pas. Bon à l'égard de ses adversaires politiques, il fit abolir la loi sur la trahison. Il gagna le cœur du

peuple, et sa popularité grandit de jour en jour. Nature raffinée et délicate, il prohiba le duel. Son attachement à la Réforme était ancien : il datait déjà « des temps périlleux »...

Sa modération naturelle lui inspira une méthode de gouvernement alors inconnue ; à la violence et à l'oppression il voulait substituer la liberté et la tolérance. « Dans les rapports de souverain à sujet », écrit-il dans le préambule de la loi qui abroge l'acte sur la trahison, « rien n'est meilleur, plus sûr et plus désirable qu'une grande clémence et indulgence de la part du prince à l'égard de ceux dont il est le chef suprême et le maître ; le pardon et la grâce doivent être l'apanage du pouvoir royal plutôt que la sévérité et la stricte justice. Il faut que les sujets, de leur côté, obéissent moins par crainte des lois sévères du prince que par amour pour lui ». Le respect de la liberté constitutionnelle fut son principal souci.

Envers l'Eglise, qu'il régît au nom du « chef suprême », même libéralisme et modération. Le mot de *quietness* se retrouve dans presque chaque ordonnance relative à la religion. L'abrogation de la loi sur la trahison adoucissait le sort des catholiques ; celle de la loi sur l'hérésie donna aux réformés la liberté. Ainsi disparaissaient les lois anciennes *De hæretico comburendo*. Anticipant sur ses contemporains, Somerset avait tenté quelques-unes des réformes et des libertés dont l'Angleterre devait plus tard se faire gloire.

Mais ce libéralisme fut en grande partie l'occasion de sa ruine. Son neveu ne l'aimait guère ; on accusait Somerset de tenir le roi en tutelle et comme prisonnier. Son désir de réformes sociales suscitait l'opposition des conservateurs. Dudley conspira contre lui ; il acheta plusieurs des hommes de confiance du Protecteur, et, brusquement, il l'emporta. Arrêté le 10 octobre 1548, Somerset était quatre jours plus tard conduit à la Tour, et bientôt portait sa tête sur l'échafaud.

John Dudley était né pour l'intrigue. Sagace, silencieux, rusé, plein de sang-froid, il réussit à cacher ses motifs et ses desseins à ses contemporains. Sans principes, hypocrite, il est un vrai disciple de Machiavel. Il a l'oreille du roi. L'absolutisme est son système de gouvernement : rien ne se fait sans son avis. Offices et places, il les remplit de ses créatures. Il fait voter par le parlement un acte qui n'a d'égal à aucune autre époque de l'histoire d'Angleterre : ce fut un crime de haute trahison de s'assembler douze personnes dans l'intention de changer une loi. Et ce fut en vertu de cet acte, abrogé après l'exécution de Somerset, que fut condamné l'ancien Protecteur. Warwick n'est conduit que par l'envie et par l'ambition.

De quel côté allait-il s'orienter au point de vue religieux ? On crut d'abord à une réaction catholique ; mais le jeune roi, du fait de son éducation, étant favorable à la Réforme, Warwick y vit ce qui pourrait le mieux favoriser son avancement et celui de sa famille. Il commença par se débarrasser des Henriens qui lui avaient servi à se débarrasser de Somerset.

Se trompant lourdement sur la valeur du nouveau maître de l'Angleterre, les réformés du continent le prenaient pour une éclatante lumière : ils

n'avaient plus que des reproches pour la tiédeur de Somerset, cause, disaient-ils, de sa chute.

Les progrès de la Réforme sous Warwick furent rapides. Un abîme plus profond se creusa entre l'Eglise catholique et celle d'Angleterre. Appliquées avec modération sous Somerset, les transformations sont imposées par Warwick d'une façon violente et absolue. Tous les livres liturgiques d'avant le *Prayer Book* de 1549 sont abolis et leur destruction ordonnée ; aucun ménagement n'est gardé : les églises sont dépouillées de leurs œuvres d'art, de leurs richesses. Les biens d'Eglise, les fondations pieuses sont confisquées, — et dans ces spoliations, Warwick n'a garde de s'oublier.

* * *

Voilà donc deux hommes qui se succèdent au gouvernement, deux hommes qui se sont attachés à donner à l'Eglise une nouvelle organisation. A étudier leur action ecclésiastique, nous trouvons l'exacte contrepartie de leur tempérament et de leur méthode. Sans pouvoir montrer ici leur œuvre sous ses aspects divers, il en est un particulièrement important, et sur lequel l'abbé Constant a porté sa minutieuse étude : c'est la transformation, au cours des années 1547 à 1553, de la notion eucharistique, transformation révélée par le *Prayer Book* de 1549 et celui de 1552.

Le culte eucharistique, « centre de la religion catholique », fut le point le plus attaqué par la Réforme ; autour de lui se sont concentrées les controverses les plus ardentes. C'est lui qu'a visé particulièrement le parti avancé des réformés anglais.

Au début, rien ne fut changé : les funérailles d'Henri VIII se firent avec le cérémonial habituel ; à son couronnement, Edouard VI prêta serment devant le Saint Sacrement exposé sur l'autel, et entendit la messe. Le Parlement, dans son premier acte, sévit contre ceux qui parlaient avec irrévérence du Sacrement de l'autel. Il est vrai que beaucoup ne s'en faisaient pas faute. « Déjà », écrit un contemporain, « par toutes les boutiques et hostelleries, par les cabarets, aruaux et aultres places publiques, on ne faisoit que disputer de la foi : Il n'y avoit ni vieille babillarde, ni vieillard radoteur, ni sophiste plein de paroles... qui n'enseignassent la Sainte Escriture avant que de l'avoir apprinse. » Sermons, livres, contes, chansons, ballades, comédies tournaient en dérision la doctrine catholique. Des sobriquets sont donnés à l'hostie consacrée : *Round Robin, Jack in the Box, the Sacrament of the Halter...* « *Hoc est corpus meum* » devient *Hocus pocus*.

Une loi interdisant de blasphémer l'eucharistie introduisit la communion sous les deux espèces : cette innovation était compensée par le caractère conservateur de l'acte. La Convocation, la première, la vota le 2 décembre 1547, *nullo reclamante*. Saisi du Bill, le Parlement y donna son adhésion, puis l'ordonnance royale confirmant l'acte fut émise le 27 décembre. Cette

loi, où se discerne une intention luthérienne, manifeste l'esprit de conciliation qui domine tout le gouvernement de Somerset. A côté du fait de la communion sous les deux espèces, une autre influence protestante se marque dans l'obligation de célébrer tout le service en langue anglaise, première apparition de la langue vulgaire dans la liturgie anglicane. Mais, si la forme de la liturgie se « luthérianisait » ainsi, le fond en restait, alors, encore catholique. Il s'apparentait très nettement à la *Pia consultatio* d'Hermann de Wied, archevêque de Cologne, due, d'ailleurs, en grande partie à Bucer. Un premier *Livre de Communion*, paru en 1548, enregistrait ces innovations : il comprenait deux parties, l'exhortation à la communion et l'administration de la communion.

La tendance qui se marquait de plus en plus nettement, dans les notions plutôt que dans les termes liturgiques, était, comme on disait alors, « to turn the Mass into a Communion », changer la messe en communion. Chez les luthériens, la messe, perdant tout caractère de sacrifice, avait pour but unique la communion des fidèles : elle ne se célèbre qu'en présence d'une assemblée qui participe à la cène. L'archevêque Cranmer et ses partisans sont d'avis que l'efficacité de la cène ne s'étend pas au delà de sa réception. L'*Order of Communion* de 1548 fait donc une concession à l'idée luthérienne lorsqu'il détourne de communier aux messes privées : c'est un acheminement vers l'abolition de la messe où les fidèles ne communient pas.

La messe, toutefois, reste encore intacte. Une rubrique du *Livre de Communion* défend expressément de changer un rite ou une cérémonie quelconques du service jusqu'à nouvel ordre. C'est toujours la messe latine du missel de Salisbury (*Sarum*) qui continue à être dite, — jusqu'au jour où apparaîtra le *Book of Common Prayer* de 1549. Cranmer lui-même, en 1548, célèbre encore la messe selon le rite ancien. Mais c'est à son initiative que des modifications y sont et y seront apportées.

Ces modifications donneront son caractère au *Prayer Book* de 1549, qui marquera une nette évolution vers le luthéranisme. Ce qui importe essentiellement, c'est de faire disparaître de l'eucharistie la notion d'oblation, de sacrifice, et de la remplacer par celle de communion. Un questionnaire avait été envoyé par Cranmer aux évêques : si les « Henriciens » répondirent dans un sens catholique, ce fut cependant, sous l'influence de l'archevêque, une doctrine nettement luthérienne qui fut adoptée. La messe n'est plus un sacrifice, mais un mémorial, une représentation du sacrifice de la Croix. Celui seul qui communie participe aux fruits de la cène : le sacrement ne sert qu'à celui qui le reçoit.

Des écrits luthériens sont traduits en anglais (comme *The Declaration of the Mass*, de Marcourt, imprimé à Wittemberg) ; surtout des Tracts anglais sont propagés : on en connaît vingt à trente parus en 1548, et sans doute furent-ils plus nombreux. Il y a tout un mouvement d'effervescence contre la messe, analogue à celui de l'Allemagne de 1521 à 1525. Le nom de messe disparaît : on ne parlera plus que de *Holy Communion*. Il est nécessaire que quelques fidèles au moins communient avec l'officiant. Tout ce qui consti-

tuait un acte formel d'oblation est entièrement supprimé. Le célébrant place simplement le pain et le vin sur l'autel, sans aucune cérémonie liturgique ; l'offrande continue à se faire, non pour procurer au prêtre l'argent nécessaire à la fourniture du pain et du vin, mais pour les pauvres : *offering* prend le sens de *collection*. Les familles offrent pain et vin (ou l'équivalent en argent), mais un des donateurs au moins doit communier, — ce qui tend toujours à substituer l'idée de communion à celle de sacrifice.

La consécration est conservée, mais avec un sens nouveau. Les anciennes prières subsistent — et l'on comprend combien elles devaient tenir à cœur à ceux qui les avaient toujours prononcées — mais on les dépouille de leur caractère mystérieux. Elles sont dites à haute voix, et non à voix basse. Et ces prières changent de sens. Les mots : « les dons, saint sacrifice offert pour l'Eglise, le pape, l'évêque et les fidèles », qui marquent si explicitement la notion de sacrifice, sont changés en : nos prières. « Nous vous supplions de recevoir avec miséricorde nos prières ». La commémoration du sacrifice remplace la répétition du sacrifice. La sainte victime *présente* sur l'autel et qui doit être portée en la divine présence (prière : *Supplices te rogamus*) devient : « Commandez que nos prières et nos supplications soient portées en la présence de votre divine Majesté... » ; et ainsi de suite. L'oblation dont il est constamment question après la consécration, devient uniquement, dans le *Prayer Book*, celle du chrétien uni à Jésus-Christ, et non celle de Jésus-Christ lui-même. « Nous vous offrons, nous vous présentons, ô Seigneur, nos âmes et nos corps, pour être un raisonnable, saint et vivant sacrifice... »

La messe, ainsi dépouillée de son caractère de sacrifice, est ramenée à un service de louange et d'action de grâce ; mais n'est-ce justement pas là le sens primitif et vrai de l'eucharistie ? Elle ressemble beaucoup à la *Messe latine* de Luther (1523), et à sa *Messe allemande* (1526). Le fond de l'œuvre est bien luthérien, mais demeure toutefois un compromis.

* * *

L'évolution vers la Réforme va s'accroître, et d'une façon bien plus radicale ; cela sera dû à la présence à Londres d'éléments continentaux animés non plus de l'esprit luthérien, mais de celui de Calvin.

Le règne de Edouard VI a vu affluer en Angleterre des exilés, des proscrits, des réfugiés en nombre immense. Ils débarquaient de France où sévissait la persécution, des Pays-Bas où les placards de Charles-Quint fulminaient les peines les plus cruelles pour la simple lecture des Ecritures, d'Allemagne où l'*Interim* rendait aux Evangéliques la situation intenable ; il en venait d'Italie, il en venait d'Espagne. Des Eglises étrangères se constituaient, dont certaines vivent encore aujourd'hui. Parmi ces milliers d'émigrés auxquels l'Angleterre faisait accueil, il était des hommes de premier plan : Pierre Alexandre, Bernard Ochino, Pierre Martyr Vermigli, Utenhove, Dryander,

Tremellio, a Lasco, Fagius, — surtout Bucer : Ils constituent ce que l'on a appelé le groupe de Lambeth, une phalange d'hommes en relation avec Calvin, avec Bullinger et les Suisses, et qui inspirera l'archevêque Cranmer.

Bucer et Fagius trouvent dans le *Prayer Book* de 1549 — compromis, nous le disions, entre le dogme catholique et celui des réformés — des objets de blâme. Calvin, qui en a pris connaissance, reproche, comme abus manifestes, la prière pour les morts, l'intercession des saints. L'administration de la communion plusieurs fois par jour, les vêtements sacerdotaux, les cierges, le ton et les attributs des célébrants : tout paraît encore trop catholique aux réformés continentaux. Quoiqu'il fût l'auteur du *Prayer Book*, Cranmer lui-même n'en était pas entièrement satisfait.

La notion nouvelle qui va s'imposer sera celle-ci : disparition de toute idée de présence matérielle dans l'eucharistie.

Le premier acte, c'est Ridley, évêque de Londres, qui l'accomplira le 11 juin 1550 : il abat le maître-autel de la cathédrale de Londres, et au pied des degrés il dispose une simple table. La même transformation s'opère dans toutes les églises du diocèse, et Warwick ordonne dans le pays entier cette guerre aux autels. « *Aræ factæ sunt haræ* » — les autels sont devenus des auges, écrit Jean Ulmer, étudiant suisse à Oxford. Calvin encourage Edouard VI à aller de l'avant ; Bucer, Pierre Martyr, Knox l'approchent et enflamment son zèle. Il passe dès lors à une réforme plus radicale.

Le *Prayer Book* est soumis à Bucer et à Pierre Martyr qui occupent, le premier à Cambridge, le second à Oxford, la chaire royale de théologie. Dans un traité en vingt-huit chapitres, la *Censura*, Bucer, à la veille de sa mort, émet son opinion dont il sera tenu grand compte dans l'élaboration du *Prayer Book* de 1552.

Bucer, à la fin de sa vie, représente un compromis entre Luther et Zwingli : l'union du corps de Christ avec le pain et le vin est purement sacramentelle, n'existant pas en dehors de la réception, laquelle est spirituelle. « Le Christ est reçu vraiment et en réalité par la foi, et sa substance nous est donnée dans le sacrement, mais je nie sa présence terrestre, parce qu'il a quitté ce monde. » Ainsi, réception véritable du corps et du sang de Jésus-Christ par la foi, sans que toutefois le pain et le vin les contiennent. D'où, pas plus de permanence que de transsubstantiation ou de concomitance : « ces choses », dit Bucer, « sont une commune source d'impiété et de superstition ». L'adoration de l'eucharistie, corollaire de la permanence, est donc défendue. Voilà les principes qui dirigeront le remaniement de la messe anglicane.

Pour éloigner toute croyance à la transsubstantiation, la prière qui précède la consécration est modifiée ; elle devient : « Accordez-nous qu'en recevant ces créatures du pain et du vin, conformément à l'institution de Votre Fils, notre Sauveur, et en souvenir de sa mort et de sa passion, nous participions à son très saint corps et à son très précieux sang ». Les gestes, les inclinations qui accompagnent la consécration sont supprimés. La prière dite d'humble accès, qui se disait à genoux à l'autel, immédiatement après la consécration,

— véritable acte d'adoration des espèces, — est transposée, et placée avant la consécration. Par la même raison, on retranche l'*Agnus Dei*. La rubrique qui recommande au prêtre de ne prendre que la quantité de pain et de vin nécessaire pour la communion, est effacée : Bucer y voyait la croyance à la permanence du corps de Christ, à sa présence en dehors de la réception. La rubrique de 1552 dit : « S'il reste du pain et du vin, le curé s'en servira pour son propre usage ». Supprimé aussi l'usage de recevoir l'eucharistie sur les lèvres et non dans les mains : il impliquait que les mains ointes des prêtres sont plus saintes que celles des laïques.

Bref, on ne veut plus rien de luthérien comme encore trop catholique ; la pure doctrine des Suisses est la seule bonne. Toute allusion à une présence réelle est si soigneusement évitée que les paroles : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur » furent effacées du *Sanctus*, lequel est pourtant purement scripturaire. Dans le même ordre d'idées, a Lasco aurait désiré la suppression de l'agenouillement pour la communion. Knox, de sa propre autorité, avait, à Berwick, donné la cène aux communiants assis. Cependant, après de vives polémiques, l'agenouillement resta l'attitude indiquée par le *Prayer Book*, mais on inséra dans le volume (paru le 27 octobre 1552) une feuille appelée *Black Rubric*, où l'on expliquait que l'acte de s'agenouiller ne comportait aucune superstition.

Avec le *Prayer Book* de 1552 les changements sont assez nets pour que le peuple ne puisse plus penser, comme cela était possible avec celui de 1549, assister à l'ancienne messe ; tout a été changé : la messe n'est plus reconnaissable.

L'*introït* n'existe plus. Le célébrant, debout sur le pavé de l'église (pour ne pas séparer le prêtre du laïque), et devant une table couverte d'une nappe blanche, débute par le *Pater* et par les dix commandements (usage calviniste). Après chaque précepte du *Décalogue*, les assistants demandent pardon des transgressions qu'ils ont pu commettre, et la grâce de l'observer fidèlement ; c'est l'unique vestige du *Kyrie eleison*. Les collectes, l'épître, l'évangile, le *credo* qui suit le sermon, sont les seules parties dont l'ordre n'ait pas été modifié. Après quelques versets de l'Écriture, au choix du célébrant, pour exhorter à la charité envers les pauvres, vient l'oraison pour le souverain, l'Église, le clergé et le peuple, souvenir du *Memento* des vivants, qui se disait au canon de la messe. Suivent l'exhortation à la communion, la confession générale et l'absolution : toutes choses qui, en 1549, précédaient immédiatement la communion. L'officiant récite ensuite la *Préface* avec le *Sanctus*, la prière d'*humble accès* (seul reste déformé de l'ancien canon), les paroles de consécration ; puis il procède immédiatement à la communion du clergé et du peuple. L'office se termine par le *Pater*, suivi d'une prière d'action de grâces pour obtenir les fruits de la passion et de la mort du Christ dont le corps et le sang viennent de nourrir spirituellement chaque communiant, par le *Gloria in excelsis*, transposé du commencement à la fin, et par la *bénédiction*. Telle est aujourd'hui encore, en ses parties essentielles, la *Holy Communion* anglicane.

C'est, à mon avis, l'un des grands intérêts du livre de l'abbé Constant que l'étude comparative très poussée qu'il a faite des divers stages de la liturgie eucharistique depuis la messe romaine jusqu'au service de communion actuellement célébré.

* * *

Je disais au début de ce compte rendu que trois hommes avaient principalement agi dans l'acheminement de l'Eglise d'Angleterre vers sa réformation : Somerset, dont la modération se marque dans la « luthéranisation » du culte ; Warwick, plus agressif, qui « calvinise » l'Eglise ; et enfin Cranmer. Je n'ai guère, jusqu'ici, que cité le nom de ce dernier. Il fut l'âme du mouvement réformateur, et ce fut lui qui y maintint sans cesse une religieuse intensité. L'abbé Constant consacre tout un chapitre à la pensée théologique de l'archevêque de Cantorbéry. Ses opinions et ses croyances ont sensiblement évolué : et l'Eglise anglicane l'a suivi. Lui-même confesse les variations de sa doctrine : « J'avoue », écrit-il en 1551, « que peu de temps avant d'écrire mon catéchisme, j'étais dans l'erreur de la présence réelle, de même que je fus, durant de longues années, en diverses autres erreurs, comme celles de la transsubstantiation, du sacrifice propitiatoire des prêtres à la messe, des pèlerinages, du purgatoire, des indulgences, et autres superstitions et croyances erronées... Chaque jour j'en demande pardon à Dieu, *delicta juventutis meæ et ignorantias meas ne memineras, Domine* ».

Les relations de Cranmer avec les Suisses, Vadian et surtout Bullinger, sont étudiées avec soin, ainsi que l'influence exercée sur lui (à côté de celle d'a Lasco et de Bucer) par Calvin et Théodore de Bèze. On ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration et de reconnaissance pour la manière objective, et je dirais sympathique, dont cette étude est menée. Portraits d'hommes, portraits fouillés, vivants et nerveux ; examens précis de points de théologie ou de controverse : voilà le riche caractère de ce volume. Il y manque, peut-être, une perspective un peu plus lointaine. Quelles ont été les réactions de l'opinion publique devant les changements imposés ? Que furent les résistances ou les adhésions populaires ? Il ne semble pas que cela ressorte bien nettement de l'histoire religieuse qui nous est offerte. Des ordonnances ont été édictées, des mesures prises, des livres de propagande répandus, — mais comment les accepta-t-on et s'y soumit-on ? Nous discernons mieux l'infiltration des idées calvinistes dans les XLII *Articles de foi* que dans la foi des fidèles, où il eût été intéressant de nous faire pénétrer.

Qu'il me soit encore permis, et cela est dû à l'auteur, de souligner d'un mot l'intérêt de divers appendices qu'il a joints à son livre, et qui portent (après des indications bibliographiques) sur des questions d'ecclésiologie et de liturgie. L'un d'eux est consacré à l'emploi de la langue nationale dans le culte. L'on sait combien, depuis le haut moyen âge, l'Eglise, pour marquer son unité, a insisté sur l'usage obligatoire et unique du latin. Or, en avril 1921, le Saint

Siège a concédé aux catholiques yougoslaves l'usage de leur langue pour les chants, tant à la messe qu'au salut ; plus encore, le récent concordat élaboré avec ce pays autorise le slave ancien pour toute la liturgie, y compris la messe. (Ce concordat, toutefois, le gouvernement n'a pu, en 1937, le faire approuver par la Skouptchina.)

L'appendice V porte sur la question controversée depuis le XVI^e siècle de la validité des ordinations anglicanes. Le mouvement d'Oxford (tractarianisme), puis les Conférences de Malines entre lord Halifax et le cardinal Mercier, l'ont ravivée. La bulle du 13 septembre 1896 a, du côté romain, terminé apparemment la discussion ; mais les archevêques de Cantorbéry et de York ont déclaré, au nom du clergé d'Angleterre, ne pas accepter le jugement du pape, qui dit ceci : « *Auctoritate Nostra, motu proprio, certa scientia, pronuntiamus et declaramus ordinationes ritu anglicano actas, irritas prorsus fuisse et esse omninoque nullas* ». La bulle, toutefois, considère qu'elle ne traite que d'un point de discipline ; il ne s'agit pas là d'une question de doctrine entraînant l'infaillibilité : c'est dire que, bien que Rome ait solennellement parlé, la décision reste en fait réformable.

Jean MEYHOFFER.